



La tragédie du Bâti-Dryane (26 septembre 1883).

Comme toutes les nuits, à 3 heures du matin, la brigade de nuit de la mine VEZIN-BRICHEBO remonte à la surface quand tout à coup des appels à l'aide lui parviennent du fond de la mine. Bientôt, une fumée acre sort du puits. Les derniers hommes de l'équipe, affolés, sortent de la bure. La chambre de la machine à vapeur servant à pomper les eaux de ruissellement brûle malgré la protection d'un rideau de poutrelles de fer.

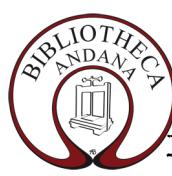
A la surface, l'alerte est donnée. Les lampes trouent l'obscurité. Les remblayeurs se préparent à secourir leurs camarades et les responsables, MM NEVE, ingénieur-directeur, et FRANQUIGNOUL, LECHATRE et JOTRAND, ingénieurs, se concertent. Les docteurs JADOT et DAUBIOULLE de Sclaigneau accourent.

Vers 4 heures, un porion demande un volontaire pour avertir ceux qui restés au fond, à 1.800 m. de distance, doivent encore travailler inconscients du danger. Un ancien, MIRGUET Jean dit JEANJOT, de Ville-en-Warêt se présente. Sourd aux objurgations de son frère, il s'enfonce dans la fumée et comptera parmi les victimes, laissant quatre orphelins en bas-âge. Sa veuve touchera une pension de 15 fr. par mois et 3 fr. par enfant.

Peu après, les halètements de la machine d'épuisement située à la côte -160 cessent.

Les femmes des mineurs accourent dans la nuit. Les gendarmes de Namêche aidés par ceux d'Hingeon, d'Andenne et de Namur éloignent les curieux de la bure.

Des bruits circulent dans la foule. "JEANJOT" serait remonté sain et sauf portant sur son dos "LI ROCHE" évanoui... les "gamins" se seraient échappés par les anciennes galeries. On cherche à savoir ce qui s'est passé. Les derniers mineurs de l'équipe de nuit ont vu brûler



la machine d'épuisement. Le mécanicien remonté au jour aurait-il mal éteint son crasset? Des ouvriers prétendent qu'un baril de pétrole se trouvait dans la chambre des machines. D'autres affirment que les "stoppas" (en wallon: les étoupes) imbibés d'huile ont communiqué le feu à la charpente puis aux boiseries.

Les ingénieurs aidés par M. DUMONT, industriel à Sclaigneaux, cherchent à sauver les ouvriers. "LI BLANC", porion du fond dirige une équipe d'ouvriers qui cherche vainement à atteindre le fond. A partir de la côte -40, l'air est irrespirable et le débit de la machine servant à insuffler l'air est insuffisant.

Le 26 au soir, il faut se rendre à l'évidence, il ne reste que peu d'espoir de sauver les 21 hommes emmurés à 200 mètres sous la surface du sol. La foule se disperse. Le dernier refuge des épouses est la prière et les nombreuses chapelles dédiées à Sainte Barbe sont illuminées.

Les recherches se poursuivent jusqu'au 29 au soir. Sept sauveteurs au bord de l'asphyxie doivent recevoir les soins des médecins de Sclaigneaux aidés de leurs confrères RONVAUX, COURTOY, VERNIOZ et RANWEZ de Namur.

Les recherches doivent être arrêtées le 30. Les gaz ont envahi toutes les galeries. Les autorités judiciaires ne peuvent plus risquer la vie des sauveteurs plus longtemps. Ce jour-là, Mgr GOOSSENS, évêque de Namur, réconforte les familles des victimes, dispensant des secours matériels aux familles démunies. A 6 heures du soir, les sauveteurs sont renvoyés chez eux. Les ingénieurs NEVE et FRANQUIGNOUL aidés des docteurs RANWEZ et DAUBIOULLE, du porion ORLOFF et de 5 ouvriers veulent tenter une dernière exploration des galeries. Les administrateurs s'y opposent, la jugeant inutilement dangereuse.

L'espoir renaît avec l'arrivée des pompiers de Bruxelles munis d'appareils respiratoires. Malheureusement, l'étroitesse des galeries ne permet pas leur mise en action d'autant plus qu'un autre danger menace: le niveau de l'eau monte dans la mine depuis que la machine d'épuisement s'est tue. Le lundi 2 octobre, la mine doit être abandonnée laissant 300 ouvriers sans emploi. Les filons d'oligiste auraient pu être exploités pendant deux ans encore.



Peu à peu, l'orifice de la mine cesse de vomir la fumée de l'incendie. Le feu s'est éteint par manque d'oxygène mais les victimes ne peuvent pas être dégagées rapidement car les boiseries rongées par les flammes ne soutiennent plus les voûtes qui s'effondrent, obstruant les galeries. Le patient travail de déblaiement dure deux mois. La pompe de la mine Collignon toute proche fait baisser le niveau des eaux. Dans la matinée du 3 novembre, les neuf premiers corps sont découverts couchés à l'extrémité de la galerie n° 17. Ces mineurs, devant l'afflux de fumée dans la galerie principale, s'étaient dirigés vers les anciens travaux ou "trayens" (en wallon, désignait les galeries des travaux abandonnés). Quatre corps reposent les uns contre les autres. La galerie s'était éboulée à 200 mètres de cet endroit, coupant toute possibilité de retraite ultérieure. La nouvelle se répand dans les villages des environs. Pour éviter les scènes de désespoir, la remontée des corps s'effectue la nuit tombée. Les funérailles ont lieu le 4 novembre.

Le 6 novembre, six nouveaux cadavres noircis sont découverts côte à côte dans les anciennes galeries. Leur identification est difficile, le visage de l'un d'eux a été, détail horrible, rongé par les rats. Un enfant de quinze ans porte encore sa lampe et sa gourde dans ses mains crispées. Les victimes sont remontées en secret le même jour, puis, la toilette funèbre terminée, les familles viennent reconnaître les corps avant le service funèbre qui a lieu un dimanche après-midi.

Les autres victimes, sauf une, furent retrouvées à intervalles plus ou moins espacés.

Les survivants trouvèrent du travail dans la mine Collignon qui entama l'exploitation en direction de la concession du Bâti-Dryane. Cinq ans après la catastrophe, les mineurs retrouvèrent le dernier cadavre, celui de Victor Gemine, âgé de 18 ans, de Petit-Warêt.

Malgré la légende qui a longtemps eu cours dans la région, tous les corps auront été remontés au jour (La sensibilité de Jean Tousseul s'emparera du thème dans "Le Village Gris" : "Man songe qu'elle n'a pas son mort, car son mort n'a pas de fosse").



Parmi les victimes, 15 étaient des adolescents âgés de 15 à 20 ans. Une image-souvenir nous donne les noms des victimes par localité :

Petit-Warêt : GEMINE Victor, 18 ans;
MAQUIGNY Auguste, 18 ans;
SEVRIN Pierre, 17 ans.

Hingeon : BASEILLE Alexandre, 41 ans;
OBISSINI Louis, 35 ans;
PIRON Pierre, 17 ans;
WYARD Joseph.

Pontillas : BOUVIER Ernest, 18 ans;
MASSART Hector, 18 ans.

Ville-en-Warêt : BERTRAND Auguste, 21 ans;
MELARD Joseph, 17 ans;
MIRGUET Jean-Joseph, 47 ans;
SMAL Camille, 18 ans;
SMAL Jean, 20 ans;
STASSE Joseph, 30 ans;
TONNEAU Ernest, 18 ans.

Houssois : DANGOISSE Lucien, 17 ans;
DEROISY Henri, 20 ans;
FERIRE Louis, 31 ans.

Noville les Bois : PARMENTIER Constant, 41 ans;
COPEILLE Florent, 43 ans.

- VERS L'AVENIR -

- Témoignage de Désiré Lefèvre né en 1866 de Ville-en-Warêt,
reconcilié peu après la dernière guerre mondiale.
- Collection du journal "L'Ami de l'Ordre".